

Les Furu et leurs voisins

Découverte et essai de classification d'un groupe de langues en voie d'extinction au Cameroun

Bilan géolinguistique des missions à Furu-Awa (1984-1986)

Roland Breton *

PRÉSENTATION

Le volume *Atlas linguistique du Cameroun* (Alcam), de la série *Inventaire préliminaire Alac* (*Atlas linguistique de l'Afrique centrale*), publié sous la direction de Michel DIEU et Patrick RENAUD, portant la date de 1983, mais sorti de presse en 1985, avait quasiment achevé la tâche prescrite d'identification des langues de l'ensemble du pays. À l'exception de deux petites zones des confins nigériens, qui n'avaient pu encore être couvertes à la remise du texte. C'est ce que l'équipe signalait (p. 130) :

« Il reste cependant que certaines régions d'accès difficile n'ont été que survolées et qu'elles requièrent des enquêtes complémentaires qui seules permettront de lever les incertitudes qui subsistent sur l'identification, le degré de compréhension mutuelle et la classification de quelques variétés linguistiques (essentiellement aux abords de la frontière nigérienne en zone tivoïde et jukunoïde). »

Et, sur la page suivante, la carte « Couverture linguistique du terrain », comportait, effectivement, deux petites zones noires unies sous la mention : « Aires nécessitant des compléments d'enquête ».

C'est pour ces raisons qu'en tant que géolinguiste, attaché à plein temps, avec Michel Dieu, à l'équipe Alcam de l'Institut des sciences humaines (ISH) de Yaoundé, j'eus à organiser et accomplir des missions sur ces deux petites *terrae incognitae* des linguistes. En décembre 1983, une mission dans le Nord-Ouest, en nous faisant déposer en avion à Akwaya et, de là, parcourir à pied 67 km de piste en forêt, permit de faire l'inventaire de ce secteur. Ce qui amena, de justesse, à compléter la description et à porter toutes les mises à jour nécessaires, pour Akwaya et la zone tivoïde, avant que l'Alcam sorte de presse.

* Maître de recherche au CREA, Yaoundé, professeur émérite à l'université de Paris-VIII (Vincennes-Saint-Denis), 28, Les Figueras, F - 13770 Venelles.

Mais l'autre secteur, celui de Furu-Awa, présumé jukunoïde, était plus difficile d'accès : pas la moindre piste d'atterrissage et un beaucoup plus long itinéraire de piste forestière à parcourir. Grâce au support financier et logistique de l'ISH, je pus, trois fois, me faire déposer en hélicoptère dans l'arrondissement de Furu-Awa avec des linguistes de l'équipe Alcam. Ce qui permit, entre autres, de découvrir cinq langues — būsùù, bishùo, bikyà, bèèzèn et akum — dont il n'avait été jusqu'alors jamais fait mention dans aucun ouvrage linguistique ; et ce qui permit, ensuite, à Michel Dieu de travailler, à Yaoundé, à leur identification et classification, grâce aux matériaux rapportés — essentiellement les questionnaires d'enquêtes linguistiques (QEL). Mais trop tard pour qu'aucune de ces langues figure dans l'*Inventaire Alcam*. Ce qui fait qu'elles ne purent être mentionnées, pour la première fois, avec l'ensemble des aires linguistiques de Furu-Awa que dans l'*Atlas administratif des langues nationales du Cameroun* (1991, Paris, ACCT, et Yaoundé, Cerdotola).

En décembre 1984, avec Émile Bayiha, nous sommes les premiers à atterrir en hélicoptère au village de Furu-Awa, situé au bord de la frontière et dont aucune carte ne donnait l'emplacement à moins de 10 km près. Le pilote américain ne voulant pas risquer de se poser hors du Cameroun, nous faisons un premier arrêt dans un lieu identifié plus tard comme Sambari, et d'où l'on nous donne des indications de piétons pour joindre Furu-Awa. Volant bas, nous finissons par reconnaître le drapeau camerounais flottant au dessus du terrain d'école, où nous attendaient le sous-préfet, prévenu par radio, et les chefs de village, convoqués par lui la veille. Là, nous entendons pour la première fois mentionner les trois langues furu — būsùù, bishùo et bikyà — ainsi que le bèèzèn et l'akum. Mais nous ne pouvons ramener de QEL complet que pour le busu et le njikun (jukun local), plus des questionnaires partiellement remplis pour l'akum, le bèèzèn, le kutep, le nsaa et l'uuhum gigi.

En juin 1985, avec Cléodor Nseme et E. Bayiha, une deuxième mission hélicoptérée à Furu-Awa nous mène à enquêter aussi à Baji, Kpwep et Sambari et à ramener les QEL complets pour l'akum, le bèèzèn, le kutep, le nsaa et l'uuhum gigi.

En décembre 1986, toujours avec C. Nseme et E. Bayiha, troisième mission hélicoptérée à Furu-Awa, avec enquête aussi à Furubana, Lubu et Sambari, d'où, grâce à la présence de sa dernière locutrice, nous ramenons un QEL du bikyà. Et, à côté des inévitables notes d'enquête sociolinguistique, ethnolinguistique et géolinguistique, une première utilisation d'un questionnaire morphologique, mis au point par Michel Dieu, est tentée avec application sur cinq des huit locuteurs survivants du būsùù. Ce qui avait pour but de déceler la position de cette langue, encore inclassable, par rapport au système bantou.

C'est donc à partir du traitement et de l'exploitation de tous ces matériaux, réalisés conjointement par Clédor Nseme et Michel Dieu, à Yaoundé, que l'on a pu aboutir à produire les documents qui figurent ici :

- matrice des taux de ressemblances entre les dix langues considérées, à partir de jugements de ressemblance de Clédor Nseme ;
- arbre classificatoire, choisi par Michel Dieu, après essai des diverses méthodes (du voisin le plus proche, le plus éloigné, de la moyenne des distances, de la distance entre groupes, etc.) ;
- réseaux des taux de ressemblance supérieurs à 4 %, puis ramenés à 15 % pour être significatifs, figurés par moi, en collaboration avec Michel Dieu.

Plus les cinq cartes que j'ai dressées de l'arrondissement de Furu-Awa :

- topographique (fig. 1) ;
- des territoires villageois et de l'équipement ;
- de la population ;
- des aires linguistiques ;
- et des principales erreurs figurant sur les feuilles à 1/200 000 en circulation.

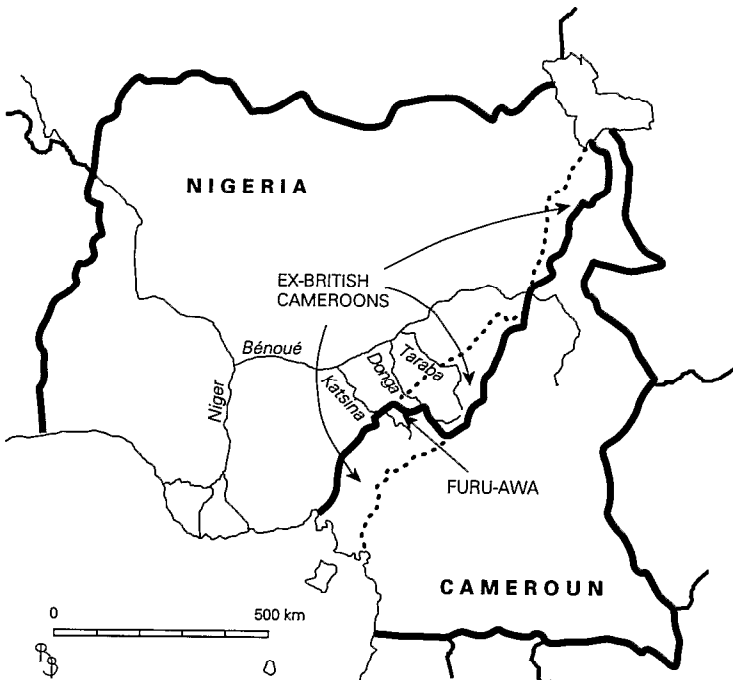


FIG. 1. — Localisation de Furu-Awa à la limite du Nigeria.

Et un tableau des populations de l'arrondissement, par village et par langue, qui doit une bonne partie de son chiffrage à l'aimable collaboration de M. Bigal Awa, alors sous-préfet de Furu-Awa, qui hébergea l'équipe et l'accompagna dans ses tournées hélicoptérées.

Le texte ci-dessous est ainsi le bilan géolinguistique provisoire de tout un travail d'équipe, que la dissolution de l'ISH en 1991 rend particulièrement précieux et dont Michel Dieu avait suivi et approuvé, en son temps, la rédaction. Une version anglaise est parue, parallèlement, dans le *Journal of West African Languages*, expression de la SLAO, la Société de linguistique d'Afrique occidentale, sous le titre : *Is there a Furu Language Group ? An investigation on the Cameroon-Nigerian border* (BRETON, 1993).

Je le dédie donc, en toute amitié, à la mémoire de Michel Dieu, à qui il doit l'essentiel de son argumentation et de ses conclusions.

ISOLEMENT GÉOGRAPHIQUE DE L'ARRONDISSEMENT DE FURU-AWA

L'arrondissement de Furu-Awa, créé comme district en 1982, et promu arrondissement en 1991, correspond à l'extrémité nord du département de la Menchum, s'enfonçant en coin dans le territoire nigérian (État de Gongola, puis de Taraba), à la limite de l'ancien « Northern Cameroons ». D'une superficie d'environ 1 400 km², il s'étend sur une soixantaine de kilomètres d'ouest en est, et une cinquantaine du nord au sud. Sa population, de 4 000 habitants au recensement de 1976, doit actuellement dépasser 6 000 personnes (fig. 2).

Cet arrondissement est défini géographiquement comme incluant toute la partie du département de la Menchum (chef-lieu Wum) située au nord de la rivière Katsina-Ala, qui rejoint la Bénoué au Nigeria. Il est donc délimité, au sud par la Katsina-Ala, à l'est par les limites des départements de Boyo (chef-lieu Fundong) et de la Donga-Mantung (chef-lieu Nkambé) et, au nord et à l'ouest, par la frontière nigériane. C'est une région faiblement peuplée (4 habitants au km² en moyenne) et, pour moitié au moins, complètement inhabitée, ce qui veut dire que les zones habitées atteindraient, seules, une densité d'environ 10 hab. au km².

Les zones vides sont constituées d'abord par la réserve forestière dite de Fungom (Fungom se trouve, en fait, bien au sud de l'arrondissement vers la Ring Road). Réserve située de part et d'autre de la Katsina-Ala et qui prend en écharpe l'arrondissement le divisant en une partie nord, plus peuplée, qui s'avance en coin dans le Nigeria, et une partie est, quasi déserte elle aussi. Réserve qui sépare nettement cette partie nord, vivante, de l'arrondissement du reste du Cameroun. C'est évidemment l'isolement de cette région, pour ne pas dire son enclavement humain dans le territoire nigérian, qui a justifié la création de l'arrondissement.

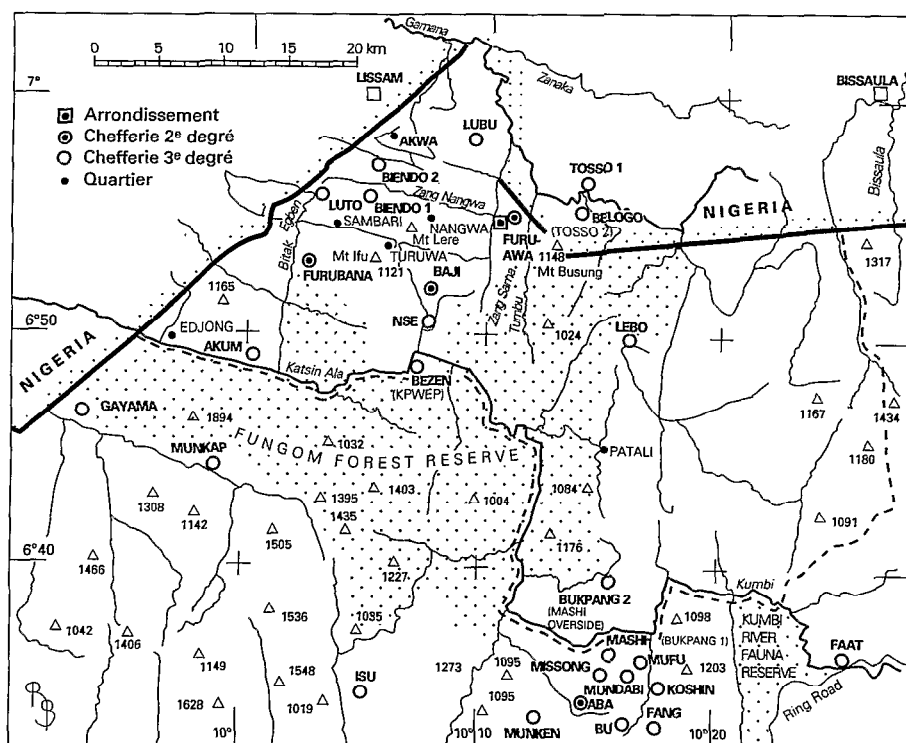


FIG. 2. — L'arrondissement de Furu-Awa.

Il est bon de préciser que la première piste carrossable n'a atteint Kpwep, à partir d'Isu, qu'en 1985 et que, jusque-là, l'arrondissement n'était relié au reste du Cameroun que par des sentiers forestiers. Encore maintenant, on ne peut joindre les villages entre eux qu'à pied ou en hélicoptère, et notre mission a été la première à se poser à Furu-Awa par ce moyen de transport...

Cette région, jusque-là peu prospectée par les hommes de science ou de technique, ne dispose encore que d'une couverture cartographique médiocre. Les cartes topographiques existantes (feuilles à 1/200 000 - Paris, 1971 - de Nkambé et, pour une partie mineure, d'Akwaya) donnent une vision très précise du relief et de l'hydrographie, mais sont, pour la partie humaine, tout à fait déficientes (fig. 3) :

- villages placés à des kilomètres de leur emplacement réel ;
- toponymie très approximative, erronée, lacunaire ;
- tracé des chemins inexact et incomplet ;
- aucune correspondance entre la hiérarchie administrative des chefferies et les agglomérations figurées et dénommées ;

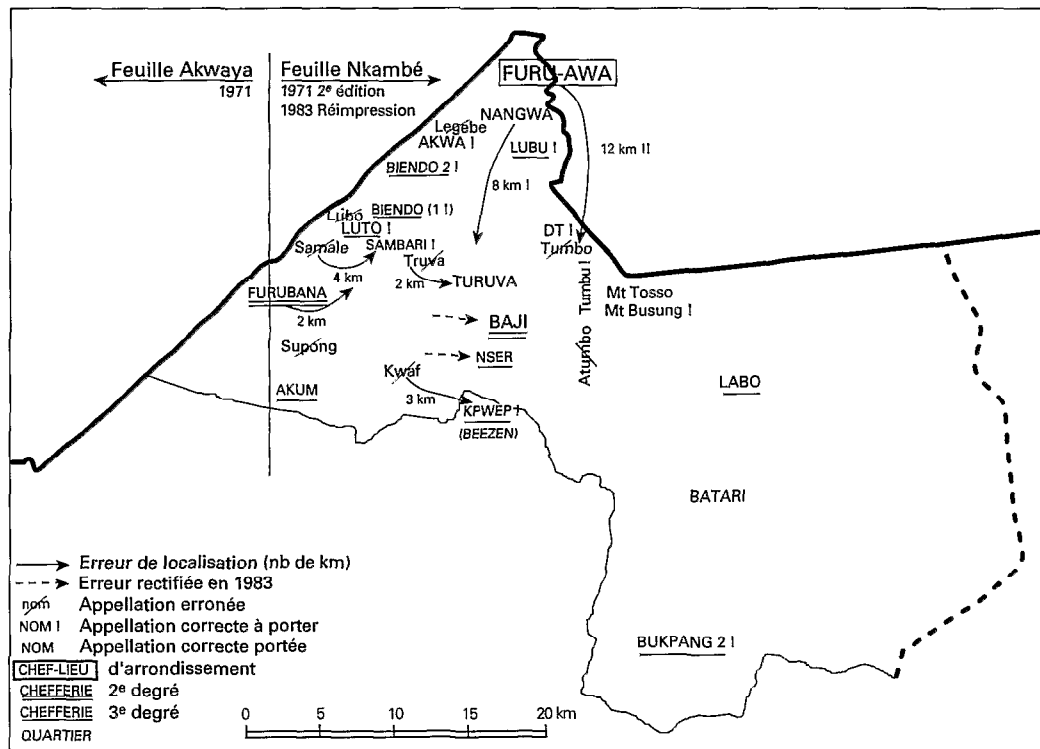


FIG. 3. — Quelques erreurs de la feuille de Nkambé à 1/200 000 concernant l'arrondissement de Furu-Awa.

— représentation du peuplement par un saupoudrage de points dans des zones inhabitées dans la réalité, et quasiment absente dans des zones occupées.

La réimpression de la feuille Nkambé (1983, Yaoundé) n'est pas meilleure. Elle reproduit presque toutes les erreurs passées. Quelques rectifications mineures ont été apportées, la principale consistant à grossir les caractères du mot Furu-Awa en l'accompagnant du signe DT, mais toujours au même emplacement erroné : à plus de 10 km au nord de la véritable localisation... Quant à l'hydrographie, elle devient illisible et le relief, lui-même s'efface par endroits. À une absence de travail de terrain sérieux s'ajoutent des insuffisances graphiques grossières.

Toutes ces raisons rendaient notre mission d'autant plus nécessaire, et notre tâche plus complexe. Car elle ne consistait plus simplement à préciser les caractères ethnolinguistiques d'un peuplement donné, mais à rechercher l'existence et la localisation de ce peuplement avant de pouvoir le caractériser. Un tel travail n'a pu être fait que sur place, après enquête auprès de l'autorité administrative locale, le sous-préfet, ou DO (Divisional Officer), convoquant tous les chefs de village ou les représentants. Et, conjointement, par un survol attentif de la région accompagnée d'arrêts pour vérification.

Ce qui permet de présenter ici les premières cartes du peuplement de cet arrondissement et un premier tableau de ses populations.

LE MILIEU PHYSIQUE

L'arrondissement de Furu-Awa s'étend sur l'extrémité nord-ouest du Grassfield. Ici la bordure du plateau volcanique s'abaisse lentement vers le Nigeria, où la Katsina-Ala draine toutes les eaux vers la Bénoué. C'est une région encore élevée, avec des sommets dépassant couramment 1 000 m, mais très escarpée, et quadrillée par des vallées encaissées dont le fond se situe fréquemment entre 400 et 200 m d'altitude. Ainsi Furu-Awa, à 300 m, est dominé par le mont Busung qui atteint 1148 m, ce qui représente donc 850 m de dénivellation, situation courante. Les cours d'eau ont suivi généralement les lignes de faille, entrecroisant quasi perpendiculairement leurs orientations dominantes, est-ouest ou nord-sud, et ont donc souvent un tracé « en baïonnette » assez frappant. Étant donné l'abaissement graduel de ce relief vers le nord et l'ouest, la prairie d'altitude typique du Grassfield est remplacée par une forêt sub-montagnarde assez dense et difficilement pénétrable, qui laisse place à son tour, dans les marges basses du massif, à des forma-

tions de type savane boisée. Cette succession explique les implantations humaines différentes des trois parties de l'arrondissement :

- à l'est, une savane soudanienne d'altitude, peu habitée, parcourue par des éleveurs semi-nomades ;
- au centre, la forêt dense, inhabitée ;
- au nord-ouest, les ravins boisés et ouvrant sur le Nigeria, avec des interfluves aux surfaces plus dénudées qui ont favorisé la pénétration des nouveaux venus.

D'où l'abondance relative des villages dans la partie qui s'avance dans le territoire nigérian. Beaucoup de ces villages ont, au cours de l'histoire récente, changé de site et sont passés d'une implantation perchée, propice à la défense, à une installation plus aisée, de fond de vallon et de bord de l'eau. C'est cette extrémité nord de l'arrondissement qui a été l'objet principal des missions Alcam du fait de son peuplement relativement plus dense, varié et mal connu.

LES POPULATIONS

Les 6 000 habitants de l'arrondissement de Furu-Awa se répartissent en six ethnies principales, si l'on désigne comme ethnie tout groupe humain ayant en propre une langue et uni par un sentiment d'appartenance et d'identité. Cela donnerait une idée exagérée de l'exiguïté des groupes ethniques africains, si l'on ne considérait qu'il s'agit là, dans la moitié des cas, de fragments d'ethnies plus largement représentées hors de l'arrondissement. Ces ethnies sont implantées en villages, établis depuis un temps variable et hiérarchisés administrativement en chefferies de 2^e ou 3^e degré ou en quartiers. En général, chaque village est assez homogène sur le plan ethnique et les mouvements migratoires affectent peu leur équilibre interne fondé sur la nette dominance du groupe ethnique fondateur (fig. 4).

Ces six ethnies sont désignées par un ethnonyme généralement différent du nom de leur parler (glossonyme ou dialectonyme). Ce sont :

- les Furu, de langue jukun, mais ayant parlé trois langues distinctes maintenant presque éteintes, et qui sont environ 1700 ;
- les Ati, de langue kutep : 1400 ;
- les Yukuben, de langue uuhum-gigi : 1000 ;
- les Anyar, de langue akum : 600 ;
- les Bèèzèn, de langue bèèzèn : 400.

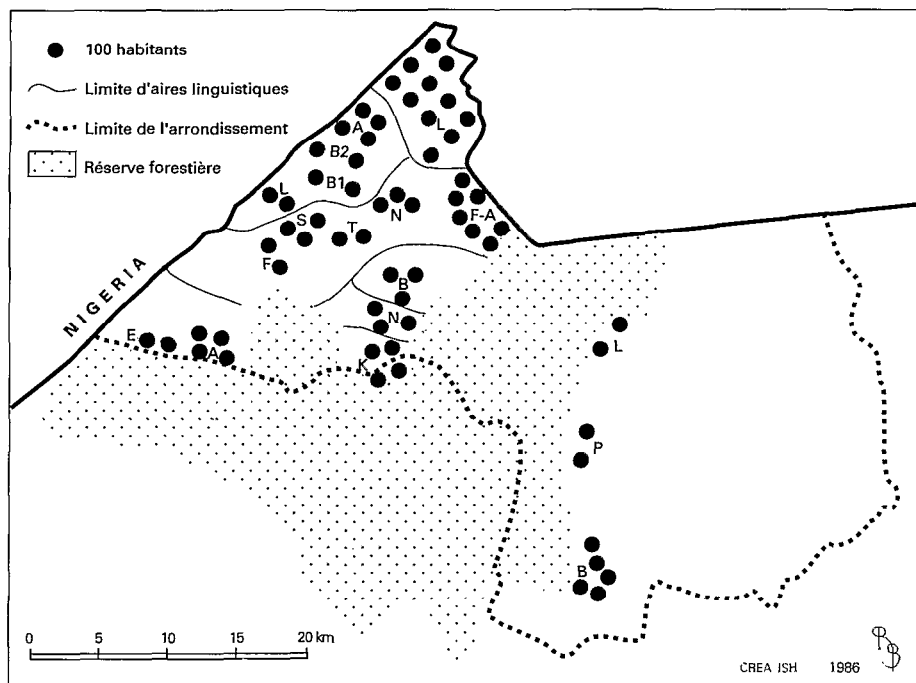


FIG. 4. — L'arrondissement de Furu-Awa : population.

Ces cinq ethnies parlent des langues classées comme jukunoïdes, c'est-à-dire ni bantoues ni bantoïdes, qui pour trois d'entre elles au moins (jukun, kutep et uuhum-gigi) sont plus largement répandues au Nigeria.

La sixième ethnie est propre au Cameroun, à la fois par son implantation géographique exclusive et par l'appartenance de sa langue à la sous-branche béboïde des langues bantoues. Elle comprend :

— les Bunaki, de langue naki : 1200 dans l'arrondissement, plus 1800 (?) à l'extérieur sur l'autre rive de la Katsina-Ala (tabl. I).

L'implantation géographique (fig. 5, 6) et la situation ethnolinguistique de ces ethnies peuvent être définies comme suit.

Les Furu

Les Furu sont une ethnie propre au Cameroun mais ayant, depuis deux générations, graduellement adopté une langue du Nigeria : le jukun. Ils habitent cinq villages communément désignés par un nom composé incorporant le terme « Furu » ; bien que cela soit contesté par certains puristes de Furu-Awa et Furu-Bana, qui veulent réserver ce terme à ces deux villages bénéficiant seuls de la reconnaissance administrative

TABLEAU I
District de Furu-Awa : langues, villages, population

LANGUES DOMINANTES (Ethnie)	VILLAGES CHEFFERIES 2 nd . Chefferies 3 rd . Quartiers	POPULATION						LANGUES RÉSIDUELLES Locuteurs (1986)
		1970	1976		1985			
			Villages	Aires	Villages Contribuables (Contr.x8 (v. texte)		Aires	
jukun (Furu)	FURU-AWA	1 288	746		89	700		bùsùù 8
	Nangwa				34	300		bùsùù 1
	FURU-BANA	1 237	481		19	150		bikyá 1
	Sambari				38	300		bíshùò 1
	Turuwa				24	200		bíshùò 0
Total : aire jukun		2 525		1 227			1 650	11
kuteb (Ati)	BAJI Lubu	583	323 543		34 140	300 1 100		* lubu 0
Total : aire kuteb				866	174		1 400	
uuhum-gigi (Yukuben)	Luto		91		24	200		
	Biendo 1				23	200		
	Biendo 2	501			19	150		
	Akwa				50	400		
Total : aire uuhum				592	116		950	
akum (Anyar)	Akum		651	651	76		600	
bèèzèn (Bezen)	Kpwep		279	279	47		400	
Total : aire jukunoïdes				3 615	123		5 000	
naki (Bunaki)	Nse		114		39	300		
	Bukpang 2				72	700		
	Lebo		400		24	200		
Total : aire naki (béboïde)				514	135		1 200	
Total district de Furu-Awa				4 129			6 200	11

comme chefferies. L'origine de ce terme générique de Furu est encore mal établie. Il a pu signifier « les gens de... », à l'instar du préfixe ban-tou « ba- », mais on ne sait en quelle langue. Par contre, en jukun, il semble être un sobriquet provenant du terme désignant la bouillie pour enfants (en anglais : « pap ») et, donc, attribué, par les jukunophones extérieurs, aux populations simples de cette région (qui ne mangeaient que de la bouillie ? ou dont le langage rappelait le balbutiement des enfants à la bouillie ?). Quelle qu'en soit la provenance et la signification première, le terme Furu est maintenant bien adopté et revendiqué par cette population qui se désigne elle-même comme les Furu (« Furu people ») et qui est reconnue et désignée comme telle par ses voisins.

Les Furu disent avoir été originellement un ensemble de trois peuples ayant chacun sa langue propre et sa chefferie indépendante. Ils étaient fondamentalement alliés par relations matrimoniales, accords pacifiques et inter-reconnaissance de leurs chefs. C'étaient :

- les Awa, de Furu-Awa et (Furu-) Angwa, parlant būsù ;
- les Biyam, de Ntjiekia puis (Furu-) Turuwa et (Furu-) Sambari, parlant bishùo ;
- les Bikya, de Furu-Bana, parlant bikyà.

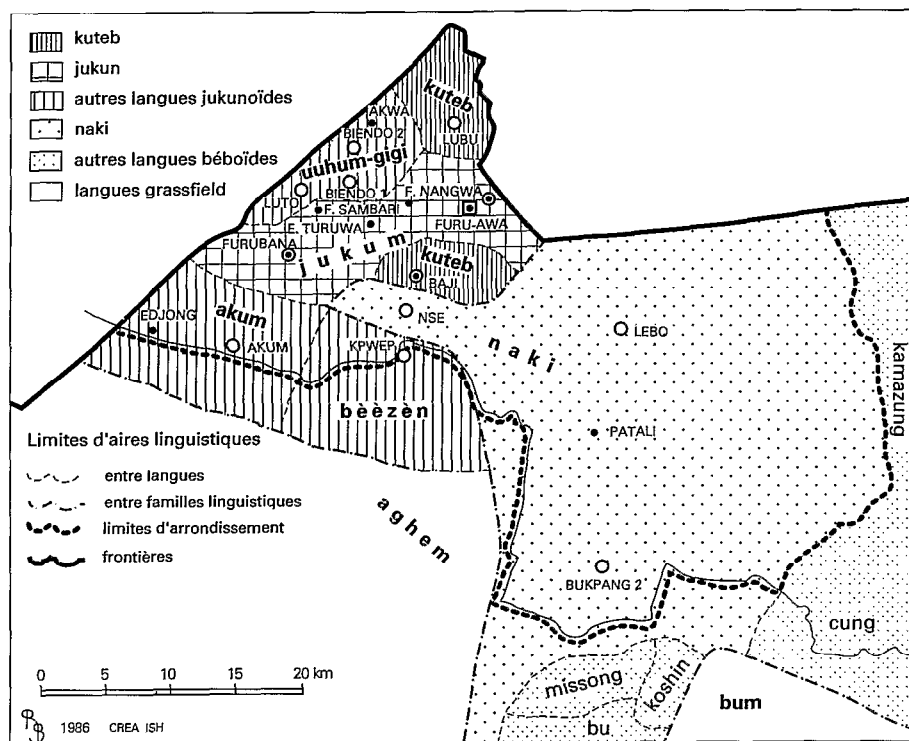


FIG. 5. — Aires linguistiques de Furu-Awa.

Leurs voisins, mais non parents, étaient les gens de Lubu qui avaient aussi leur langue propre. Quant aux Ati, de langue kuteb, et aux Yukuben, de langue uuhum-gigi, ils n'habitaient pas la région et sont venus tardivement des territoires nigériens.

L'événement historique culturellement déterminant pour les Furu a été la Première Guerre mondiale, qui vit ces sujets du « Kamerun » allemand emmenés deux ans en captivité au Nigeria britannique, entre Takum et Wukari, c'est-à-dire à 30 ou 100 km de leur foyer, en pays

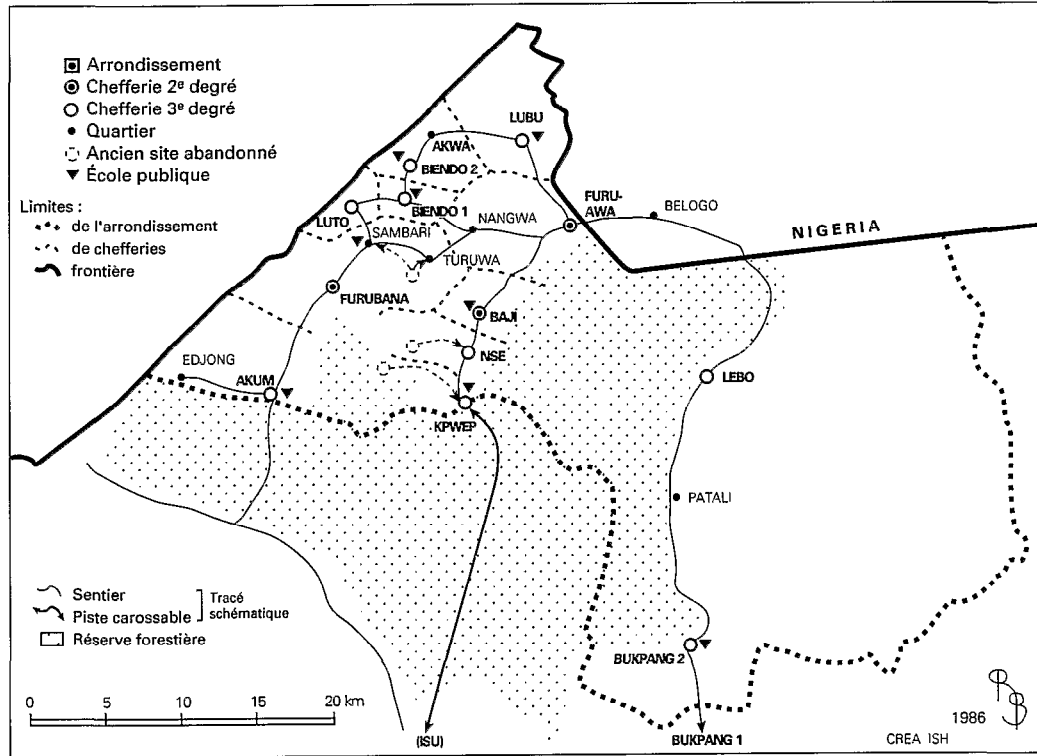


FIG. 6. — L'arrondissement de Furu-Awa : villages, équipement.

jukun. Bien que certains aient pu échapper à cette déportation, la majorité, déracinée, fut marquée par l'acculturation linguistique. De ce moment la population devint bilingue, parlant jukun à côté de ses langues maternelles ancestrales. Mais le jukun est beaucoup plus répandu ; il est standardisé, utilisé par écrit par les églises protestantes et véhiculé par les médias nigériens. Aussi, depuis la déportation, le jukun n'a cessé de voir son emploi s'étendre parmi les Furu. Seuls les vieux, et spécialement ceux des familles des chefferies héréditaires, ont continué à marquer un certain attachement aux langues ancestrales. Les jeunes, à chaque génération, furent plus nombreux à n'employer que le jukun, langue des voisins, du marché, de l'église, de la radio, etc. Et la désaffection quasi générale vis-à-vis des langues ancestrales fait que, maintenant, elles ne sont plus que des reliques culturelles que nos missions ont découvertes et pratiquement exhumées : la plus parlée n'avait plus que sept locuteurs et les deux autres, un chacune. Mais à défaut de phénomène social important, il s'agit là d'un fait culturel du plus haut intérêt, car ces trois langues résiduelles ne sont apparentées à aucune autre voisine connue et sont les seuls éléments pouvant donner une clé sur l'origine des Furu.

Les Furu sont parfois dits « Chamba » par certains voisins ou par les administrations avides de désignation collective, mais peu enclines à en vérifier le sens. Ils rejettent véhémentement cette assimilation comme totalement abusive. Ils connaissent les Chamba historiquement par leur réputation de cavaliers conquérants, bons combattants et sans pitié ; mais il semble que les Chamba n'aient jamais pénétré le pays des Furu, qui n'avait de relation qu'avec les Jukun. D'ailleurs, les langues des Furu ne présentent aucune parenté avec celles des Chamba : le samba-daka, parlé dans l'Adamawa nigérien, et le samba-leeko, parlé surtout au Cameroun, dans les monts Alantika et, marginalement, au Nigeria. Pourtant, les Furu présentent des traits culturels qui les apparentent aux populations venues du nord. Sans être musulmans, ils ont de nombreux prénoms islamiques, des couvre-chefs sans bord ni visière et leurs coutumes matrimoniales, comme leurs instruments de musique, les rapprochent des populations plus septentrionales influencées par l'islam.

Quelle que soit leur origine lointaine, les Furu sont certainement les plus anciens habitants de la région ; les autres ethnies, de parler jukunoïde ou béboïde, ne s'étant installées dans le nord de l'arrondissement que de mémoire d'homme, c'est-à-dire depuis moins d'un siècle. D'ailleurs, certains de leurs voisins, les Yukuben, les désignent encore comme les « montagnards » (*kilangengo*), appellation typiquement révélatrice d'une antériorité d'installation. C'est dire que si beaucoup reste à rechercher sur les Furu, non sans difficulté, grâce à leurs langues et leurs coutumes, beaucoup de témoignages peuvent encore être relevés sur les intrus et leurs relations avec les Furu.



PHOTO 1. — Le sous-préfet de Furu-Awa, Bigal Awa, entre Dana Agayando et le chef de village de Furu-Bana, devant l'école de Furu-Bana, le 1^{er} décembre 1986.

Cliché R. Breton

Furu-Awa fut choisi pour recevoir le siège du chef-lieu du nouvel arrondissement, construit à 2 km du village, dans la vallée voisine. Le village aurait compté 700 habitants en 1985¹. C'était la principale agglomération de la région, siège d'un marché, et situé à très faible distance de la frontière nigériane et de l'endroit où la rivière Tumbu la franchit. La chefferie était certainement, aussi, la plus considérable de la région et notamment de l'ensemble Furu. Le sens de l'appellation semble être soit « les gens d'Awa », Awa étant le héros éponyme, soit « les Furu (descendants) d'Awa », ou « les Furu (dits) Awa ».

Les Awa, dont la chefferie englobe aussi le quartier de Nangwa (300 habitants), situé à une dizaine de kilomètres à l'ouest, exercent sur les autres Furu une certaine prééminence honorifique et une prédominance numérique. Ils disent également être parents, au Nigeria, des gens de Nido et de Daga, villages relativement proches — à 5 heures de marche — dont le dernier ne doit pas être confondu avec le nom d'une

¹ Ce nombre, que l'on retrouve dans le tableau I, correspond à une estimation moyenne de type administratif, obtenue en multipliant par huit — nombre moyen de membres d'une famille — le chiffre des contribuables de cette année.

des principales langues des Chamba : le samba-daka. Le chef des Awa est traditionnellement pris dans trois familles qui se succèdent à la tête de la chefferie : les Bufam, les Bupo et les Muntab. C'est parmi ces trois familles que nous avons trouvé les derniers locuteurs du būsù : 10 en 1985, dont le chef de Furu-Awa et une femme décédée depuis ; chiffre réduit à 8 en 1986, dont 7 hommes de 36 à 65 ans et une femme de 36 ans, dernier locuteur du būsù à Nangwa. L'usage du būsù était pratiquement réservé, depuis longtemps, aux réunions des anciens des trois familles de la chefferie. Et la masse de la population n'a appris que le jukun qu'elle parle exclusivement. Même la toponymie est devenue jukun puisque, à l'instar du mot « furu », les mots désignant la rivière (*zang*) ou la montagne (*kunà*), sont empruntés au jukun : Zang Sama (« rivière des Carottes ») passant au siège du chef-lieu de l'arrondissement, Zang Nangwa et Zang Bùshùo dans les vallées affluentes, et Kunà Busung (mont Busung 1 148 m), Kunà Lere (856 m) et Kunà Ifu (1121 m) dominant respectivement Furu-Awa, (Furu-)Nangwa et (Furu)Turuwa. Seuls semblent être restés émergés, en būsù, les noms mêmes du mont Busung, de la rivière de Furu-Awa, la Tumbu, et de sa source sacrée : Kimbo.



PHOTO 2. — Dana Agayando, dernière locutrice du bikyà, née avant 1910, le 1^{er} décembre 1986.

Cliché R. Breton

Furu-Bana (150 habitants) est le siège de la seule chefferie Furu, hormis Furu-Awa, à être reconnue administrativement, c'est-à-dire à être incluse dans la liste des villages chefs-lieux de chefferies de 1^{er}, 2^e ou 3^e degré (photo 1). Son nom signifie en jukun « (les) Furu (du) Rocher » car le premier site du village était le sommet d'un « pain de sucre » granitique, difficilement accessible. Ensuite, le village descendit sur un replat, de l'autre côté du vallon. La langue de Furu-Bana est le bikyà qui n'est plus parlé correctement que par Dana, une femme de plus de 70 ans, ayant, dans son jeune âge, échappé à la déportation au Nigeria et n'ayant appris le jukun qu'après le retour des captifs (photo 2). L'ethnie portait également le nom de Bikya et la chefferie y est traditionnellement recrutée dans une seule famille, les Gaunya, dont Dana est issue. Beaucoup des descendants des Bikyà, dont le chef actuel et Dana, ont préféré s'installer dans la vallée de la Zang Bishùo, au nord.

(Furu-)Sambari (300 habitants) et (Furu-)Turuwa (200 habitants) dans la vallée de la Zang Bishùo sont considérés administrativement comme des quartiers de la chefferie de Furu-Bana et, effectivement, Sambari est peuplée de beaucoup d'originaires de ce village perché.

Mais les plus anciens habitants de Furu-Sambari et de Furu-Turuwa sont les descendants de la troisième ethnie, les Biyam, parlant la langue bishùo, qui n'est plus connue correctement que d'Irissa, un homme de plus de 60 ans, donc né après la Première Guerre mondiale (photo 3). Le cours d'eau qui coule de Furu-Turuwa à Furu-Sambari est bien la rivière Bishùo, et le peuple Biyam avait traditionnellement sa chefferie propre, dont le chef était pris alternativement dans deux familles, les Badekwa et les Biyanti, et dont le village, Ntjieka, situé sur un des replats du mont Ifu, dominait la vallée. Ce n'est que par la suite que les quartiers de Furu-Turuwa et Furu-Sambari ont été rattachés administrativement à Furu-Bana, et les Biyam déplorent ce fait qui implique une non-reconnaissance de leur individualité d'ethnie, qu'ils revendiquent au même titre que l'appellation « Furu- » de leurs deux villages (photo 4).

Les Ati (et les Lubu)

Le terme Ati désigne les locuteurs de la langue kutep, classée dans la sous-famille jukunoïde. On ne les trouve, au Cameroun, que dans l'arrondissement de Furu-Awa : ils sont considérés comme des immigrants venus, au *xx^e* siècle, du Nigeria, où ils occupent plus de quinze villages autour de Likam et Lissam. Au Cameroun, ils sont implantés dans deux villages :

— Baji (300 habitants), qu'ils semblent avoir fondé, sur un piton, à une dizaine de kilomètres au sud-ouest de Furu-Awa, seule chefferie de 2^e degré de l'arrondissement hormis Furu-Awa et Furu-Bana :



PHOTO 3. — Dana Agayando, les chefs de village de Sambari et Furu-Bana avec Irissa Ntjieka et son fils Peter Alom, les deux derniers locuteurs du bishùo, le 26 juin 1985 à Sambari.

Cliché R. Breton

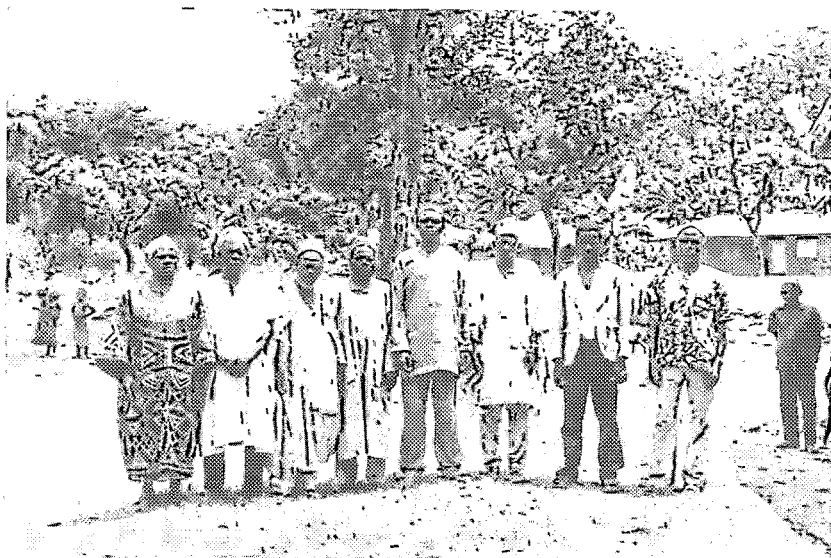


PHOTO 4. — Le sous-préfet de Furu-Awa entouré des sept chefs de village rassemblés le 24 juin 1985 à Furu-Awa.

Cliché R. Breton

— Lubu (1 100 habitants), chefferie de 3^e degré dont le territoire recouvre toute la pointe nord de l'arrondissement et où les Ati sont venus s'ajouter à une population autochtone qu'ils ont numériquement et démographiquement submergée.

Cette population autochtone a abandonné sa langue depuis deux générations pour le jukun, à l'instar des Furu. Une seule famille survit : les Danjuma, dont provient le chef du village, Tersiki. Mais ce dernier n'a jamais parlé la langue ancestrale, pas plus que son père ; il lui faut remonter à son grand-père pour se remémorer un locuteur d'une langue dont on a même oublié le nom et que nous ne pouvons, donc, désigner que comme le * lubu. Les Lubu autochtones étaient encore sept familles quand Tersiki est né, il y a une soixantaine d'années. Ils se considèrent comme frères des Furu, avec qui ils pouvaient se marier. Mais s'ils ont une conception globale de l'ensemble des cinq villages, qu'ils désignent bien comme « Furu », ils n'ont jamais prétendu s'y rattacher. Et les Furu ne les englobent pas plus dans leur groupe. Ce qui fait qu'il est impossible de dire si le * lubu était, ou non, apparenté aux langues des Furu.

Les Yukuben

Le terme yukuben désigne les locuteurs de la langue uuhum-gigi classée dans la sous-famille jukunoïde. Comme les Ati, les Yukuben sont, au Cameroun, uniquement présents dans l'arrondissement de Furu-Awa, où ils sont considérés comme des immigrants récents venus des territoires voisins du Nigeria. Ils y occuperaient une vingtaine de villages centrés sur Lissa (ou Bariki) et Sabongida. Dans l'arrondissement de Furu-Awa, ils possèdent trois chefferies de 3^e degré le long de la frontière occidentale de l'arrondissement :

- Luto (200 habitants), proche de Furu-Sambari ;
- Biendo I (200 habitants), dans la vallée du Zang-Nangwa ;
- Biendo II (150 habitants), dans la vallée suivante, dont dépend, plus au nord encore, le quartier d'Akwa (400 habitants) à la population plus dispersée, comme celle voisine de Lubu.

Les Anyar

Les Anyar n'occupent au Cameroun qu'une seule chefferie (de 3^e degré), celle d'Akum (600 habitants), sur la rive droite de la Katsina-Ala, avant son entrée en territoire nigérian, mais disent avoir trois villages au Nigeria : Manga, de l'autre côté de la frontière, Ekban et Konkom. La chefferie d'Akum, dont l'ancien nom était Mufong, a cinq quartiers ; quatre le long de la Katsina-Ala : Kondju, Three-Corner, Okwak et Ejong, le dernier avant la frontière ; celui de Shibong, dans la vallée de la rivière Akum, est abandonné, comme ceux de Tchekoa

et Tchekpab, plus au nord, dans la vallée perpendiculaire à celle de la Bitok. La langue des Anyar est dite akum ; apparentée à l'uuhum-gigi, elle serait, donc, jukunoïde.

Les Bèèzèn

Les Bèèzèn sont les habitants de la chefferie de 3^e degré appelé Kpwep (ou Kwaf) par les gens d'Isu et l'administration, mais qu'ils dénomment eux-mêmes Bèèzèn (400 habitants), et qu'ils ont demandé à l'administration de rebaptiser ainsi. Leur langue est aussi dénommée bèèzèn (bèèzèn) ; aussi proche de l'uuhum-gigi que du kutep, elle serait, donc, jukunoïde. Les Bèèzèn ne semblent pas avoir d'autre implantation que ce seul village, situé sur la rive gauche de la Katsina-Ala en amont d'Ukum et, jadis, perché dans le massif surplombant le coude de la rivière, sur sa rive droite.

Les Bunaki

Les Bunaki composent l'ethnie parlant la langue (de la sous-branche béboïde de la branche bantoue) dénommée naki, c'est-à-dire « nous tous ». Ils sont répartis, comme l'*Inventaire préliminaire* l'avait indiqué, de part et d'autre de la réserve forestière de Fungom. Au nord-ouest, ils peuplent la chefferie de 3^e degré de Nse, ou Nser (300 habitants) dont le parler est le nsaà et les habitants les Bunsaa. À l'est, ils occupent toute la lisière de cette forêt, avec, du nord au sud, les chefferies de 3^e degré de Lebo (200 habitants) et de Bukpang II (700 habitants), dite « Mashî Oversight », et comprenant le quartier de Patali (et non Batari), vers Lebo. Mais leur centre historique serait dans les chefferies du 3^e degré, de l'autre côté de la Katsina-Ala, donc hors de l'arrondissement de Furu-Awa : Mashî (ou Marshî ou Manshi), dit Bukpang I (600 habitants), et Mekaf (700 habitants). Ce qui veut dire que les Bunaki seraient au Cameroun environ 3 000, dont 1 200 dans l'arrondissement de Furu-Awa, et auraient connu une diffusion historique du sud vers le nord. Le point extrême de leur expansion serait d'ailleurs en territoire nigérian : à Bélogo (200 habitants) ou Tosso II, sur la rive gauche de la Gamana, à l'est de Furu-Awa.

LA SITUATION LINGUISTIQUE DE L'ARRONDISSEMENT

L'arrondissement de Furu-Awa, comme le reste du Cameroun, présente une situation linguistique à plusieurs niveaux. À la base, une dizaine de parlers maternels assez nombreux, dans des aires juxtaposées exiguës, correspondant à un ou quelques villages, et dont certains sont en voie d'extinction caractérisée. Dans les relations entre populations d'aires différentes, une langue véhiculaire locale qui introduit un bilin-

guisme assez général, supplante les langues résiduelles. Au niveau supérieur on trouve les deux langues officielles, l'anglais pratiqué par les élites locales instruites et le français, par certains fonctionnaires, en plus de l'anglais. C'est donc un tableau assez complexe qu'il convient de dresser pour une population d'environ 6 000 habitants, répartis en douze chefferies plus une demi-douzaine de « quartiers » habités.

Les langues résiduelles : un groupe furu ?

Trois langues autochtones, celles des Furu, sont en train de disparaître et une, celle des Lubu, est complètement éteinte et n'a même pas laissé son nom. Les trois langues « furu » sont :

— le būsùù des Awa de Furu-Awa et Furu-Nangwa, qui n'avait plus que 11 locuteurs en 1985 et 9 en 1986 ;

— Le bishùò des Biyam de Furu-Turuwa et Furu-Sambari, qui n'a plus qu'un locuteur natif plus le fils de celui-ci, instruit partiellement en cette langue ;

— Le bikyà de Furu-Bana, qui n'a plus qu'une locutrice complète et quelques locuteurs partiels.

Ces trois langues n'ont, sur le plan lexical, que des ressemblances faibles avec les langues jukunoïdes voisines : moins de 10 % de vocabulaire commun en général, sauf 14 % entre le bikyà et l'akum. Elles n'ont pas d'ailleurs entre elles de fonds lexical commun plus étendu : 11 % entre le bishùò et le bikyà.

Par contre, deux d'entre elles ont plus de similarités lexicales avec les langues béboïdes. Le bikyà en a 24 % avec le nsàá voisin, ouest-béboï-

TABLEAU II
Taux de ressemblance lexicale : matrice

kutéb (de Baji)	○ 4									
uuhum	○ 1	○ 18								
akum	○ 5	× 20	× 42							
béézén	× 2	× 40	× 40	○ 27						
būsùù	⊙ 5	○ 1	• 1	× 3	× 3					
bishùò	⊙ 3	○ 2	○ 9	× 8	× 4	○ 11				
bikyá	⊙ 2	• 8	○ 10	• 14	× 3	• 10	○ 15			
nsàá (naki)	○ 5	○ 3	× 4	• 5	○ 10	× 8	○ 16	○ 24		
ꞑꞑꞑꞑ	× 6	× 7	× 7	× 2,5	× 6	× 7	× 17	× 24	× 34	
	jukun (de Furu-Awa)	kutéb (de Baji)	uuhum	akum	béézén	būsùù	bishùò	bikyá	nsàá (naki)	

Distance géographique ⊙ Submersion totale
○ Contiguïté directe
• Proximité relative
× Éloignement

de, comme avec le *noone* (noone), langue est-béboïde la plus éloignée, parlée vers Kumbo, et le *bishùo*, respectivement 16 % et 17 %, avec les mêmes langues. Mais non le *bùsùù* : 8 % et 7 % seulement. Ce qui permettrait de dire que seul le *bikyà* conserve des liens significatifs avec le béboïde, à peine le *bishùo*, et non le *bùsùù* qui ne semble même pas plus proche du *jukunoïde* (tabl. II, III).

L'enquête sociolinguistique confirme l'isolement de ces langues. Personne ne comprenait les Furu. L'intercompréhension reste faible entre Awa et Biyam, et quasi nulle entre eux et *Bikyà*. Seule une analyse morphologique poussée pourra dire s'il s'agit d'un groupe de langues ayant des caractères communs et dans quelle mesure chacune de ces langues peut être rattachée ou non à une sous-famille Bénoué-Congo : *jukunoïde*, *bantoïde*, etc.

Pour le moment, il est seulement possible d'avancer que le *bikyà* peut être béboïde ; le *bishùo* et le *bùsùù* seraient *jukunoïdes* dans la seule mesure où les langues voisines, aujourd'hui réputées telles, n'ont pas plus de liens lexicaux entre elles que ces deux langues furu avec elles et entre elles-mêmes.

Quant au * *lubu*, on peut seulement présumer qu'il était déjà distant des langues furu, elles-mêmes très divergentes.

Les langues ethniques vivaces

Les six ethnies de l'arrondissement parlent à titre maternel six langues bien définies et situées géographiquement, mais mal connues et dont l'apparentement reste à préciser ; cinq sont réputées *jukunoïdes* et une est béboïde (tabl. IV).

Le *jukun* (1 700 locuteurs ?)

Le *jukun*, appelé localement *njikùn*, a été adopté comme langue maternelle par l'ensemble des Furu et *Lubu*, tout en devenant la langue véhiculaire de toute la partie nord de l'arrondissement de Furu-Awa. La question est de savoir de quel *jukun* il s'agit car, à la suite des travaux de SHIMIZU (1980), on a tendance à englober sous cette désignation tout un groupe de parlers divers, sinon de langues, et *Ethnologue* (1992) distingue au moins quatre langues *jukun*.

Rappelons que l'ensemble des langues *jukunoïdes* est maintenant rattaché à la dixième branche de la sous-famille Benoué-Congo, dénommée *platoïde*, qui se divise entre les sous-branches Plateau et Bénoué (Ludwig Gerhard, in BENDOR-SAMUEL, 1984 : 359-376) ; c'est cette dernière qui rassemble les langues *tarokoïdes* et *jukunoïdes*. Au sein des langues *jukunoïdes*, chacun s'entend à distinguer le groupe *yuku-ben-kutep*, situé au sud-ouest, et ne comprenant que ces deux langues,

TABLEAU III

Taux de ressemblance lexicale : réseau des ressemblances supérieures à 4 % et réseau des ressemblances significatives supérieures à 15 %

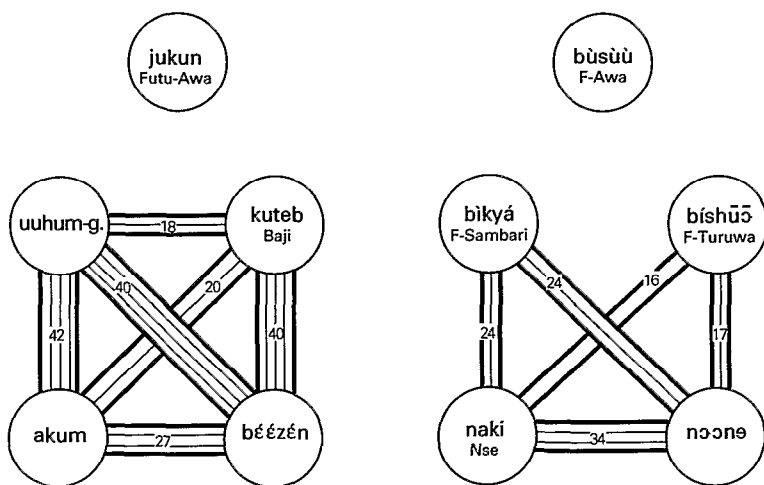
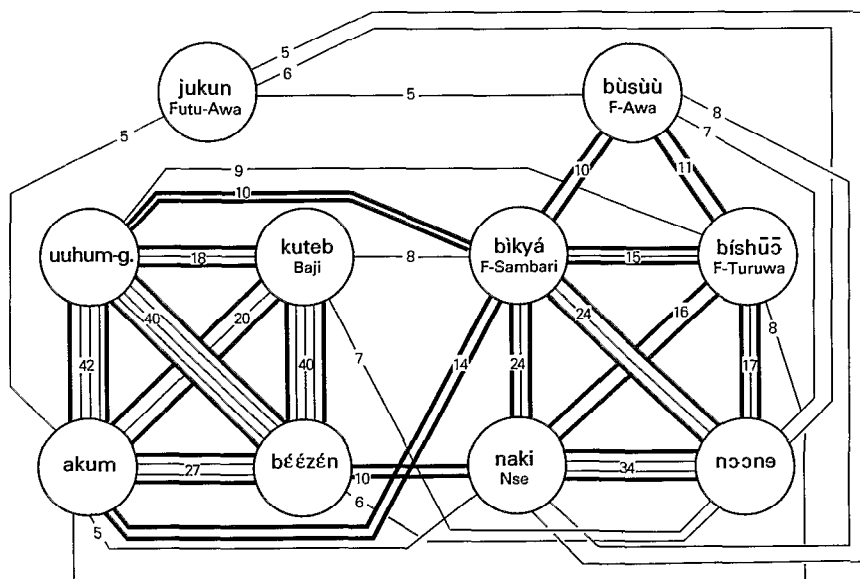
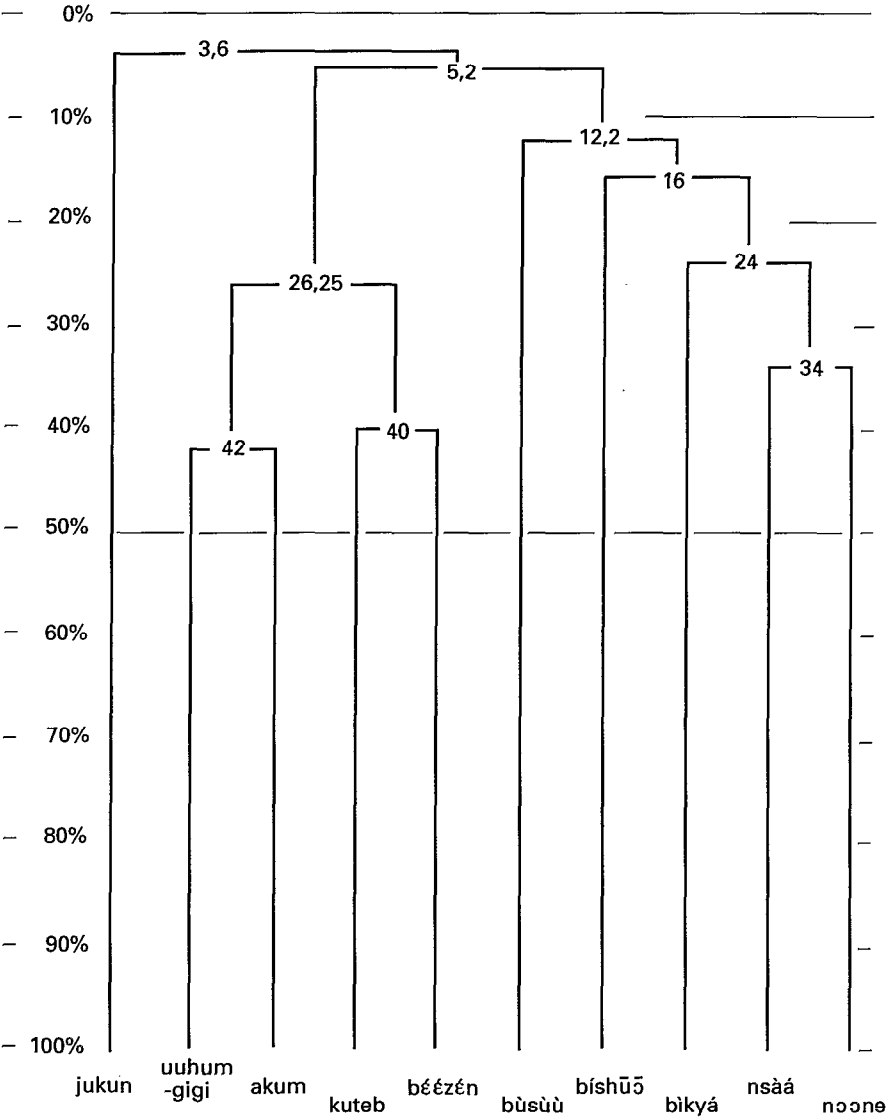


TABLEAU IV
Taux de ressemblance lexicale : arbre



en les opposant aux langues du « jukunoïde central », plus au nord et à l'est. L'aire du yukuben, la plus méridionale, est essentiellement comprise entre les rivières Katsina-Ala et Gagama ; celle du kutep, entre la Gagama et la Donga, s'étend jusqu'à Takum.

Dans le jukunoïde central on s'accorde, encore, pour distinguer les deux langues du sud-ouest, le kpan et l'icen, proches l'une de l'autre linguistiquement et géographiquement, de toutes les autres, ensemble plus vaste, plus complexe et plus diffus, dénommé maintenant communément l'ensemble « jukun-mbembe-wurbo ». L'aire de l'icen va du nord de la Gagama aux deux rives de la Donga et celle du kpan, à la fois plus fractionnée et plus écartelée, est enchevêtrée dans celle de l'icen. Centrée sur Kumbo, elle va de Takum, Tosso et Bissaula au sud, jusqu'à Donga au nord, tous lieux où l'on retrouve, aussi, l'icen.

L'ensemble jukun-mbembe-wurbo s'articule en trois sous-ensembles représentés par ces trois désignations, le dernier étant plus éloigné des deux premiers.

Le sous-ensemble « mbembe », à l'extrême-sud, à cheval sur le Cameroun et le Nigeria, prête déjà à une petite divergence. Si Shimizu distinguait deux langues mbembe — l'ashuku et le kporo —, GRIMES, éd. (1992) les considère comme deux dialectes d'une langue unique, nommée le « mbembe tigon », pour la différencier du « mbembe Cross River », appartenant à la branche Cross River du Bénoué-Congo, et localisé dans l'État de Cross River. L'aire du mbembe tigon est à cheval sur la Donga dans la partie où elle marque la frontière entre Nigeria et Cameroun. Elle englobe donc la région d'Ahuku au Nigeria comme l'arrondissement d'Ako au Cameroun et elle est délimitée par l'aire, tivoïde, du bitare, ou njwande, à l'est, et par celle, mambiloïde, du ndoola ou ndoro, au nord.

Dans le sous-ensemble « jukun », proche du mbembe, on s'accorde pour distinguer deux groupes : l'un, au sud-est, auquel on peut réserver l'appellation de jukun (*Jukun language cluster* d'après GRIMES, éd. 1992) comprenant :

— le jibu avec la « koïné jibu », diffusée dans toute la région au moment de l'expansion politique jukun du XIX^e siècle, particulièrement parmi les petites ethnies alliées du sud-ouest — Mbembe, Icen, Kpan, Kutep et Yukuben —, mais aussi parmi les Samba, ou Chamba, dominés au nord-est. L'aire originelle du jibu étant nettement plus au nord-est, essentiellement délimitée par le coude de la rivière Taraba, de Beli à Serti :

— le wase, parlé surtout le long de la Bénoué, mais jadis bien au-delà, jusqu'à l'extrémité nord-ouest de l'expansion jukun, où se trouve Wase, au pied du plateau de Jos ; langue désignée maintenant de préférence comme le « jukun wurkum » (GRIMES, éd. 1992).

Le deuxième groupe jukun, au sens large, est plutôt appelé Kororofa, du nom de l'ancienne capitale du royaume jukun : c'est donc le *Kororofa language cluster*. Il incluerait :

— à l'ouest, le wapan — dialectes abiusi et wukari — aussi identifié comme le « jukun wukari », dont l'aire correspond, au nord de Wukari, au triangle englobant les rives gauches de la Donga et la Bénoué ;

— plus à l'est, le kona ou « jukun kona », du nom du village de Kona, entre la Taraba et Jalingo.

Ce qui ferait donc, au total, quatre langues jukun : jibu, jukun wurkum, jukun wukari et jukun kona.

Quant au sous-ensemble « wurbo », plus divergent et plus éloigné, il s'étend, au nord de Jalingo, sur les deux rives de la Bénoué ; on y distingue trois langues voisines, soit, du sud-ouest au nord-est : le jiru, le chomo (ou como karim) et le bandawa-minda (ou shoo-minda-nyem).

Cette douzaine de langues jukunoïdes était réputée représenter 700 000 locuteurs vers 1960, soit environ 2 % de la population du pays. Elles occupaient principalement la plus grande partie du sud de l'État

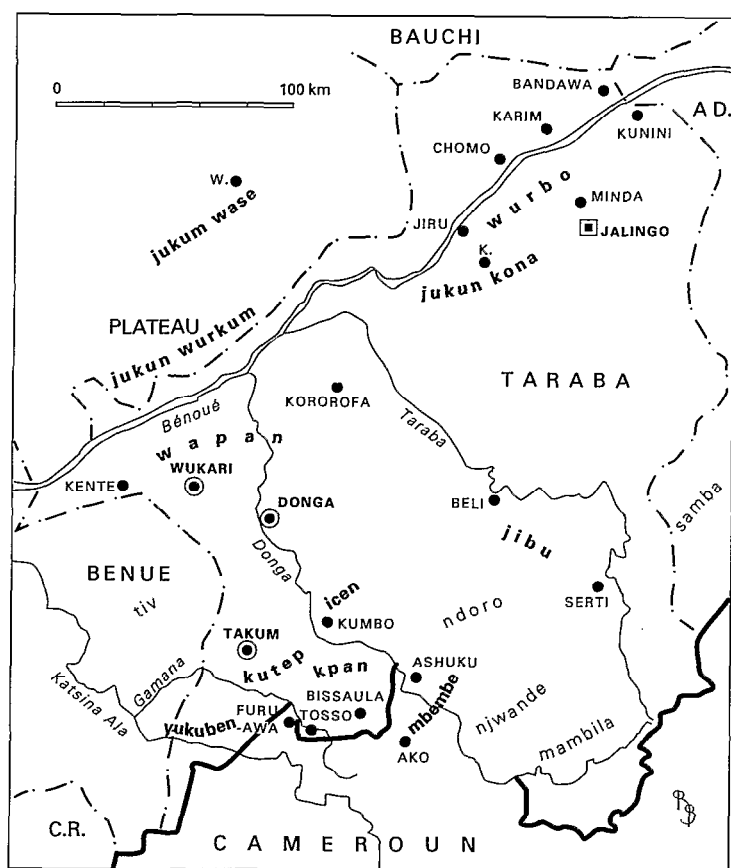


FIG. 7. — Les langues jukunoïdes et l'État de Taraba.

de Gongola (2 600 000 habitants en 1963), qui fut divisé en deux : État de l'Adamawa, au nord-est, capitale Yola, et celui de la Taraba, au sud-ouest, capitale Jalingo ; États qui ont, suivant le recensement non contesté de 1991, respectivement 2 124 000 et 1 481 000 habitants. Dans l'État de l'Adamawa prédominent donc les langues samba, fulfulde et tchadiques, tandis que dans celui de la Taraba ce sont les langues jukunoïdes (fig. 7).

La forme de jukun que les Furu ont ramené de leur déportation au Nigeria tient au milieu géographique et ethnique dans lequel ils se sont trouvés et à la forme linguistique qui y prédominait. Le jukun propre avait été diffusé par la koïné jibu, largement répandue dans les régions environnant Takum ; mais, après le temps de l'expansion jukun, c'est le parler wapan de Wukari qui a joué de plus en plus le rôle de *lingua franca* dans l'aire jukun en y supplantant la koïné jibu. Or les Furu se réclament plutôt du jukun « de Takum et Donga ». Et, précisément, l'expression « jukun takum » est réservée (GRIMES, éd. 1992) à une forme véhiculaire de kpan largement répandue de Takum à Donga, Kumbo et même Kente, proche de Wukari. Ce serait donc un pseudo-jukun, le cinquième du nom, mais en réalité du kpan véhiculaire, que les Furu auraient introduit à leur retour comme langue du foyer sur leurs terres d'origine.

Le « jukun de Furu-Awa », ou njikùn, ne serait donc qu'une variété de kpan, c'est-à-dire, plus exactement, du « jukun takum ».

Le kutep (1 400 locuteurs)

Le kutep est une langue écrite, qui serait représentée au Nigeria par au moins 30 000 personnes (GRIMES, éd. 1992). Les Ati, de langue kutep, ont fondé, au sud de Furu-Awa, le village de Baji, et ont occupé, au nord, le territoire de Lubu, où ils ont complètement submergé les autochtones. Les Ati de Lubu sont généralement bilingues, employant largement le jukun comme langue véhiculaire, mais moins ceux de Baji, plus isolés.

L'uuhum-gigi (1 000 locuteurs)

L'uuhum-gigi, langue des Yukuben, a également son centre de l'autre côté de la frontière où il est diffusé dans une vingtaine de villages, dont le principal, Lissa, sert aussi à désigner cette langue. Au Cameroun, les Yukuben constituent les chefferies de Luto et Biendo I et II. Ils sont largement bilingues en jukun, mais leur langue n'étant pas encore écrite, ils ont manifesté, lors de notre passage, le désir de faire le nécessaire pour qu'elle le soit, c'est-à-dire de fonder un « Comité de langue ».

L'akum (600 locuteurs)

L'akum, langue des Anyar, est limité, au Cameroun, à la chefferie d'Akum, et s'étend à quelques villages voisins du Nigeria. Les Anyar semblent moins bilingues en jukun que les Yukuben.

Le bèèzèn (400 locuteurs)

Le bèèzèn n'est parlé que dans une seule chefferie, dénommée Bèèzèn par les habitants, et Kpwep par les voisins et l'administration. Comme les Anyar, les Bèèzèn pratiquent moins le bilinguisme en « jukun » que les ethnies du nord de l'arrondissement.

Un groupe jukunoïde méridional ?

Les langues jukunoïdes de Furu-Awa ne sont liées au jukun que par des taux très bas de ressemblance lexicale : au maximum 5 % de racines communes; c'est-à-dire plus qu'entre le jukun et le būsù des Furu ou le naki, béboïdes : seuls des taux significatifs de ressemblance, atteignant 40 %, lient l'uuhum à l'akum et au bèèzèn, et ce dernier au kutep, et, à niveau inférieur, l'akum au bèèzèn (27 %), l'akum au kutep (20 %), le kutep à l'uuhum (18 %). Il y aurait donc bien avec ces langues, un groupe jukunoïde méridional nettement distinct du groupe jukun. Encore n'avons-nous pris en compte que la forme locale du jukun parlée par les Furu, c'est-à-dire le « njikun » issu du jukun « de Takum et Donga », donc du kpan, appartenant au jukunoïde central.

Le naki (1 200 locuteurs)

Le naki, seule langue béboïde de l'arrondissement de Furu-Awa, est parlé par les chefferies de Nse, au nord de la réserve forestière, et celles de Lebo et Bukpang II, à l'est. Le jukun est utilisé comme véhiculaire à Nse, mais sans bilinguisme généralisé, et à Lebo, mais très peu à Bukpang II. Avec cette langue nous entrons dans le cercle des langues de la sous-branche béboïde de la branche bantoue, proche de la sous-branche des langues « Grassfield », orientées vers un tout autre ensemble linguistique et géographique.

Les langues véhiculaires et officielles

Le jukun de Furu-Awa est la langue véhiculaire de l'arrondissement. Maternelle dominante depuis plusieurs générations, chez les Furu, elle

est très largement répandue, comme véhiculaire, au nord et à l'ouest du pays furu : chez les Ati de Lubu et les Yukuben, au point qu'on peut y parler de bilinguisme généralisé. Au sud du pays furu, le jukun est encore pratiqué comme véhiculaire, mais il ne s'agit plus que d'un bilinguisme partiel chez les Ati de Baji, les Bunaki de Nse et Lebo, les Bèèzèn et les Anyar ; tandis que, à l'extrémité sud de l'arrondissement, les Aki de Bukpang II ne l'utilisent presque pas. Il est évident que le rôle véhiculaire du jukun s'impose à l'ensemble des groupes ethniques de l'arrondissement et la proximité du Nigeria. L'intensité des relations économiques avec les centres proches situés en territoire nigérian est doublée par le maintien des liens sociaux entre ces fragments d'ethnie de part et d'autre de la frontière et par l'influence des médias de l'État de Taraba faisant place au jukun.

Le *pidgin-english* est très répandu au niveau des relations commerciales et l'usage de l'anglais non pidginisé s'étend avec l'instruction publique, comme au Nigeria, d'ailleurs, et avec la présence de cadres administratifs camerounais venus d'au-delà de l'arrondissement. Quant au bilinguisme officiel franco-anglais, il progresse grâce aux élites de l'arrondissement qui poursuivent une formation à l'intérieur du Cameroun.

La dynamique des langues à Furu-Awa

Des évolutions en cours, on peut dégager les grandes tendances suivantes :

Les langues résiduelles, būsùù, bishùò et bikyà, vont inéluctablement disparaître, comme a disparu le * lubu, mais il aura été possible d'en débiter l'étude et au moins d'en signaler l'existence.

Les langues ethniques locales peuvent se renforcer dans la mesure où deux sont déjà standardisées, littérisées et écrites — le jukun et le kutep — et où, d'une troisième, l'uuhum-gigi, est partie la demande d'un tel développement. Pour les trois autres, d'extension beaucoup plus restreinte, akum, bèèzèn et naki, un tel renforcement est plus problématique ; seul l'isolement relatif les protège d'une submersion par bilinguisme.

La langue véhiculaire, le jukun, ne peut que progresser, au moins dans la partie nord de l'arrondissement, avec l'accroissement des relations intervillageoises, et gagner dans les plus petites ethnies la place qu'il a déjà dans les moyennes.

L'extension de l'usage des langues officielles, anglais et français, suit inéluctablement les progrès de l'intégration nationale, le développement et la généralisation de l'enseignement.

RÉSULTATS ET OBJECTIFS DE LA RECHERCHE LINGUISTIQUE ET GÉOLINGUISTIQUE À FURU-AWA

Deux ans de travail Alcam sur Furu-Awa, grâce à trois missions de terrain et à un début de traitement méthodique des données, permettent de dresser le tableau suivant (photo 5) :

— L'existence de trois langues résiduelles « furu », dont aucune mention n'existait auparavant, a été mise en évidence. L'analyse de la gamme des éléments lexicaux habituellement requis (QEL) ne permet pas encore de placer ces langues dans la classification établie. Dans l'état des comparaisons faites, deux, le būsù et le bishù, pourraient être jukunoïdes, et une, le bikyà, béboïde. Étant donné les faibles taux de ressemblances constatés, des comparaisons avec d'autres groupes situés hors du Cameroun pourraient être non moins révélatrices. L'analyse morphologique également.

— L'existence de deux langues de faible extension — 1 village chacune — mais nettement individualisées, a été également prouvée : l'akum et le bèèzèn. Leur apparentement aux langues voisines classées jukunoïdes est établie.



PHOTO 5. — Émile Bahiya, enquêteur du CREA (ISH), et Roland Breton questionnant les représentants des groupes linguistiques dans une case de village de Furu-Awa, le 28 décembre 1984.

Cliché Sophia Breton

— La présence au Cameroun, comme au Nigeria voisin, de langues jukunoïdes assez proches — kutep et uuhum-gigi — qui font partie du groupe méridional des langues jukunoïdes, assez distant lexicalement du jukun central. Ce groupe inclurait donc, en plus du kutep et de l'uuhum-gigi, l'akum et le bèzèn mais non les deux langues « furu », hypothétiquement jukunoïdes, qui relèveraient d'un autre ensemble, peut-être d'affinités béboïdes.

— La réalité d'une langue * lubu, aujourd'hui éteinte, peut être présumée, mais non établie, faute de preuves suffisantes, ni, bien sûr, sa classification, en l'absence de tout élément linguistique exhumé.

— Le rôle du « jukun » (dit « de Takum et Donga ») comme langue véhiculaire du nord de l'arrondissement a été mis en valeur comme réalité sociolinguistique profondément unifiante.

— Un tableau ethnolinguistique détaillé et complet de l'arrondissement est maintenant disponible.

En partant de ces acquis, les tâches restantes de la recherche linguistique peuvent être définies ainsi :

— Acheter l'analyse des trois langues résiduelles des Furu avant leur disparition complète, affaire de quelques mois ou années ; et répondre aux questions touchant à leur classification. Cette analyse proprement linguistique gagnerait à être doublée d'une enquête anthropologique générale (ethnologique, historique et géographique) sur les Furu, les Lubu et leurs relations avec leurs voisins.

— Aider les Yukuben à fixer leur langue, l'uuhum-gigi, en liaison, éventuellement, avec les linguistes pouvant travailler au Nigeria sur la même langue, parfois dénommée autrement (lissa, etc.).

— Examiner en quoi le matériel écrit existant au Nigeria en jukun et en kutep peut être utilisé ou adapté au Cameroun dans l'enseignement, ou servir de base à des travaux ultérieurs et à des publications répondant aux besoins des populations locales.

— Poursuivre l'étude des petites langues ethniques — naki, bèzèn, akum — de l'arrondissement. Cela, naturellement, dans une double perspective :

- de recherche fondamentale sur des éléments du patrimoine culturel camerounais en voie d'érosion rapide, d'évanescence et de disparition complète, mais essentiels pour une connaissance géographique, historique et ethnologique des populations ;
- de participation au développement éducatif de ces populations en mettant à leur disposition des ouvrages en leurs langues, soit adaptés de ceux existant au Nigeria (jukun et kutep) soit élaborés à leur demande (uuhum-gigi).

BIBLIOGRAPHIE

- BRETON (R.), FOHTUNG (B.), 1991. — *Atlas administratif des langues nationales du Cameroun*, Paris, ACCT, et Yaoundé, Cerdotola, 143 p.
- Breton (R.), 1993. — Is there a Furu Language Group ? An investigation on the Cameroon-Nigeria Border, *The Journal of West African Languages*, 23(2) : 97-98.
- BENDOR-SAMUEL (J.), ed., 1984. — *The Niger Congo Languages . A Classification and Description of Africa's Largest Language Family*, Lanham, New York and London, University Press of America.
- DIEU (M.), RENAUD (P.), sous la dir. de, 1985. — *Atlas Linguistique du Cameroun (Alcam) : Inventaire Préliminaire ALAC*, Paris, ACCT, 475 p.
- SHIMIZU (K.), 1980. — *Comparative Jukunoid*, Vienne, Institute für Afrikanistik und Ägyptologie des Universität Wien, 3 vol.
- GRIMES (B.), ed., 1992. — *Ethnologue. Languages of the World*, 12 th edition, Dallas, SIL, 2 vol.

ANNEXE

Les treize derniers locuteurs des trois langues furu

Dix derniers locuteurs du būsùù

— Famille Bufam :

M. Jam KAIGAMA, chef de Furu Awa (1922 - 1986),

M. Rashibo KAIGAMA, son frère (1941),

M. Metate PURI (1948).

— Famille Bupo :

M^{me} Na SATU (1926 - 1986),

M. Kasara AGBANG (1950),

M^{me} Maïmuna ALATA (1950), résidant à Nangwa.

— Famille Muntab :

M. Yamsa KAJIN (1921),

M. Zabji NTEP (1939),

M. Andu DOGO (1941)

auxquels il faut ajouter :

M. Gwe BAÏRO (1931), Biyam acculturé.

Dernier locuteur du bishùò :

M. Irissa NTJIEKA, né vers 1920,

auquel il faut ajouter son fils :

M. Peter ALOM (1960), qu'il a élevé dans sa langue et qui est allé à l'école.

Dernière locutrice du bikyà :

M^{me} Dana AGAYANDO, née avant 1910, de famille Gaunya.

N.B. : La soudaine dissolution de l'ISH, à l'automne 1991, s'est traduite par l'envoi à la voierie des archives du centre de recherches et d'études anthropologiques (CREA) de Yaoundé, y compris tous les QEL remplis à Furu-Awa. Quant au questionnaire morphologique, mis au point par Michel Dieu, il n'en a pas encore été trouvé trace dans ses papiers personnels. *Sic transit scientia.*